

monotone à ses yeux, il lisait volontiers les petits journaux, et riait à mourir des caricatures, charges, facéties et cop-à-l'âne dont on abreuvait ses collègues. Mais un jour... un jour fatal ! il y lut en toutes lettres son nom, son propre nom ! accompagné des drôleries les plus bouffonnes, des insinuations les plus ridicules dont on ait jamais chargé la tête d'un législateur. Il relut deux fois la page exécrable, c'était lui. Rouge et pâle tour à tour, furieux et hors de lui, il courut vers sa femme :

— Lisez, madame, lisez, s'écria-t-il, en lui tendant la feuille abominable, et tombant accablé dans un fauteuil.

— Quoi ! c'est cela qui vous agite ? lui dit sa femme après avoir lu. Mais ce sont des misères ; tous vos collègues en sont là ! N'en dites pas un mot, ne laissez pas échapper la moindre plainte, et demain ce sera le tour d'un autre.

— Les drôles !... les misérables !... Se jouer ainsi de l'honneur des familles ! je leur apprendrai... Je leur ferai voir... Non, non, cela ne se passera pas ainsi, voyez-vous !... Je ne suis pas un parisien, moi !... Je n'entends rien à ces jeux-là. Je le ferai voir, morbleu ! mais avez-vous bien lu ?...

— Sans doute, j'ai lu ; allons un peu de calme, et tout cela s'appaisera. Il en est de ces gens-là comme des insectes, plus on s'agite et plus ils s'acharnent.

— Le croyez-vous ?...

— Assurément ! demain ils tomberont sur quelque autre.

Il n'en fut pas ainsi, la mine une fois ouverte, fut impitoyablement exploitée, et chaque jour amenait quelque douceur nouvelle à l'adresse de M. Morand. Le digne homme n'y put résister ; il perdit le repos et la joie, et commença de regretter amèrement sa chère petite ville, sa maison si paisible, son existence autrefois si douce ! Cette vie factice et toute d'emprunt lui pesait horriblement. Il faut être né là-dedans, répétait-il souvent à sa femme ; pour moi, j'y abrège mes jours. A tous ces ennuis vint se mêler un chagrin, la santé de sa fille, enfant de dix à douze à ans, s'altérait. Les médecins attribuaient ce dépérissement au changement d'air ; le changement d'habitudes devait y contribuer aussi. La pauvre enfant, jetée dans le monde à la suite de sa mère, n'avait pu supporter la fatigue des soirées, les veilles prolongées, l'air vicieux des théâtres et des salons, elle surtout, qui jusque-là n'avait respiré que l'air si pur du matin, les parfums des jardins, la brise virginale des champs, et elle se fanait comme une fleur semée à l'ombre et transplantée sous un soleil brûlant. Tous les soins devenaient inutiles. Aussi dès le retour du printemps, on quitta précipitamment Paris. M. Morand y laissait son fils. Edouard, l'aîné de sa sœur, placé depuis quelques mois au collège.

M. et Mme. Morand eurent le bonheur de voir leur fille se ranimer et reprendre ; et les couleurs déjà pâlies, reparurent fraîches et vermeilles, sous la douce influence de l'air natal. — Nous ne pouvons plus penser à ramener cette enfant à Paris, dit un jour M. Morand, ce serait la tuer ! Comment faire ?... Et le digne homme pensait : “ Que ne restons-nous ici avec elle ? Je suis si las des grandeurs ! ” Mme. Morand devina tout aussitôt cette arrière-pensée sur la figure de son mari ; elle demeura pensive, intérieurement combattue entre l'amour maternel et l'amour des plaisirs. Renoncer sitôt à une position si brillante, aux enivrements du monde, au tumulte des fêtes, pour vivre tris-